

passions de son ami, s'était efforcé au contraire de lui démontrer l'aveuglement d'une conspiration qui s'appuyait à l'étranger sur les pires ennemis de la France. Mais, si elle innocentait le comte d'Armile, cette lettre fournissait en même temps contre les autres membres de la conspiration un témoignage d'une importance capitale, car le duc, développant longuement ses projets audacieux, énumérait les appuis, encore inavoués, sur lesquels il pouvait compter en cas de réussite parmi les premiers personnages du royaume.

Isabelle frémit jusqu'au fond de l'âme. Elle comprenait le silence héroïque du comte, et cette recommandation suprême qu'il lui envoyait du fond de sa prison. Mais à présent qu'elle savait tout, allait elle avoir le courage affreux d'y obéir, d'anéantir elle-même la preuve de l'innocence de son père ? Était-il possible que l'honneur, que l'obéissance filiale exigeassent d'elle un pareil sacrifice ; son devoir n'était-il pas avant tout de sauver son père, même malgré lui ?

Accablé, elle se laissa tomber sur une chaise, pressant son front entre ses mains, cherchant à se convaincre, à voir clair au milieu du trouble où cette révélation plongeait toutes ses pensées.

Les heures passèrent, la nuit lentement remplit la vaste pièce. Isabelle demeura, la lettre sur ses genoux, en face du foyer dont les flammes dansantes s'agitaient, se tordaient, semblaient s'avancer dans l'obscurité grandissante pour saisir le mince feuillet de papier qui leur était promis.

Le même soir à dix heures, dans une des salles de l'hôtel de ville, le cardinal de Richelieu, assis auprès d'une cheminée, mettait au clair les notes d'une tragédie dont il avait dans la journée, au hasard de la route, dicté le plan à son secrétaire, M. Pierre Corneille.

Pour qu'il se permit ce travail qui était sa distraction favorite, il fallait que l'horizon politique se fût subitement éclairci. En effet, l'exécution de Montmorency venait de frapper de terreur la France et les conspirateurs présents ou à venir. Gaston d'Orléans, battu, s'était soumis, abandonnant, désavouant, selon son habitude, ceux qui mouraient pour lui. La reine elle-même s'humiliait, feignait une réconciliation. Richelieu triomphait.

Le tout puissant ministre, réduit volontairement au rôle modeste d'homme de lettres, dictait donc. Sa voix résonnait ferme et mordante sous le plafond aux poutres peintes ; assis à une table, Corneille écrivait. L'auteur, très visiblement, paraissait satisfait de son œuvre ; aussi, s'arrêtant après une des scènes principales, il interpella son jeune secrétaire avec l'intention évidente d'entamer une discussion littéraire.

— Hé bien, Corneille, que pensez vous de cette situation ? N'est-ce point une heureuse trouvaille ?

— Fort belle, monseigneur, mais, si vous me permettez de hasarder une opinion, je dirai qu'elle me semble bien forte pour être soutenue par l'héroïne que vous mettez en scène. Cette princesse charmante aurait donc l'audacieuse et superbe énergie d'une Romaine ?

— Et pourquoi, je vous prie, ne l'aurait-elle pas ? Allez vous me soutenir cette théorie qu'il faut laisser le privilège des vertus viriles aux femmes de l'antiquité, ou bien encore, je vous vois venir, aux races du Midi plus fortement trempées, à votre avis, que la nôtre ? A cette Espagne, notre éternelle ennemie, pour laquelle vous réservez votre admiration ? Je prétends moi, monsieur, qu'il peut exister en France, dans notre société même, des femmes capables d'actions tout aussi sublimes que les héroïnes de Tite-Live ou de Guilhem de Castro.

— Je crois seulement, monseigneur, que la femme française use plus volontiers des moyens de persuasion et de charme touchant ; mais je serai mal venu à discuter ce point à présent, car la grâce que je voulais demander ce soir à votre Eminence semblait une manière d'intrigue combinée d'avance pour confirmer mon dire. Ici, tout près, monseigneur, dans votre antichambre, une jeune fille attend en suppliante et sollicite la faveur de vous entretenir un instant. C'est une enfant de seize ans, cousine d'un de mes amis, la fille du comte d'Armile que le Parlement vient aujourd'hui de condamner à mort.

Le sourcil de Richelieu se fronça.

— Je suis fort mécontent de vous, Corneille, dit-il : loin de la favoriser

vous eussiez dû m'épargner cette entrevue qui ne peut se terminer que de façon pénible. Cependant je ne veux point renvoyer Mlle d'Armile sans l'avoir entendue : Introduisez-la.

Corneille s'empressa d'obéir. Il épiait depuis une heure le moment favorable. Isabelle parut, accompagnée d'Henri. Chancelante, elle quitta le bras de son cousin et vint s'agenouiller aux pieds du ministre en murmurant :

— Grâce, monseigneur. Oh ! grâce pour mon père : il est innocent !

Le cardinal avait enveloppé la jeune fille d'un long regard et malgré lui se sentait touché par tant de jeunesse et de douleur.

— Mademoiselle, répondit-il d'un ton plus doux, j'arrive dans la ville et je puis vous assurer que je n'ai influencé en rien l'arrêt du Parlement. Mais ce tribunal a reconnu la culpabilité du comte d'Armile.

— Mon père est innocent, reprit Isabelle, monseigneur, je vous le jure, le comte d'Armile n'a point pris de part au complot. Il n'en a su les détails que le jour même de son arrestation, je le sais, j'en ai la preuve.

— La preuve, répéta le cardinal surpris, en effet on m'a parlé d'une lettre, d'un plan communiqué au comte par le duc de Montmorency. Mais vous savez que votre père est demeuré muet sur ce point même en face de la mort, même...

Il s'arrêta ; Isabelle était devenue si pâle qu'il craignit de la voir tomber.

— Je le sais, dit-elle d'une voix faible, je le sais.

Elle tremblait ; la lutte qu'elle soutenait depuis quatre heures était trop forte ; instinctivement sa main se portait sur sa poitrine, à la place où la lettre, la lettre fatale qu'elle n'avait pas brûlée, l'oppressait comme un poids étouffant. Ses yeux regardaient au loin ; elle ne voyait ni le cardinal, ni Henri qui s'était approché, troublé d'une sourde inquiétude aux dernières paroles de sa cousine, ni Corneille, spectateur attentif ; mais sans doute elle voyait son père lui imposant silence d'un geste suprême ; elle voyait, sur la place publique, se dresser lentement un échafaud.

Tout à coup, comme si l'éclair de vérité qu'elle implorait l'eût enfin soulevée, Isabelle se redressa, arracha la lettre, la lança dans la cheminée, au milieu du brasier qui la dévora en une seconde, puis, brisée par cet effort, elle retomba à genoux et saisissant la main du cardinal avec une ferveur désespérée, elle s'écria :

— Ah ! croyez-moi, monseigneur, croyez-moi, le salut de mon père était dans cette lettre et je viens de la détruire, parce qu'il l'avait ordonné, parce qu'il aime mieux mourir que de trahir le secret confié à son honneur ; mais si vous refusez maintenant de me croire, il ne me reste qu'à mourir aussi.

Et succombant enfin, trop frêle pour supporter le contre-coup de l'acte d'énergie qu'elle venait d'accomplir, Isabelle glissa sans connaissance aux pieds de Richelieu. Henri la reçut dans ses bras.

Le cardinal s'était levé.

— Monsieur, dit-il au jeune homme, avez-vous quelque chose à ajouter aux affirmations de Mlle d'Armile ?

— C'est moi-même, monseigneur, qui lui ai transmis, il y a quelques heures, l'ordre formel de son père.

— C'est bien », dit le cardinal. Il alla à la table, écrivit deux lignes qu'il tendit à Henri.

— Voici la grâce du comte, monsieur. Emmenez votre cousine, faites-lui prodiguer ici tous les soins que réclame son état, et dites-lui que Richelieu a cru en sa parole.

Quelques instants plus tard, lorsque Corneille, qui avait accompagné son ami, revint dans le cabinet, le cardinal de nouveau feuilletait ses notes :

— Eh bien monsieur, qui de nous deux avait raison ? Cette enfant, je l'espère, vous a, par son courageux exemple, contraint de vous soumettre à l'opinion que j'exprimais tout à l'heure. Allons, Corneille, à votre place : achevons le quatrième acte.

Et, sûr désormais de son dénouement, Richelieu se remit à dicter.

M. DE LACRETELLE.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SEPTIÈME PARTIE

XII

(Suite)

— Vous êtes moins pâle, dit-elle. Vous vous sentez mieux, plus forte, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dans une heure ou deux vous prendrez encore quelque chose et puis vous vous coucherez.

Maximilienne fit un mouvement brusque.

— Ah ! voilà encore que vous vous effrayez. Eh bien, je resterai près de vous. Comme cela vous n'aurez pas peur.

Pendant un instant elles restèrent silencieuses.

Tout à coup, Maximilienne s'aperçut qu'Elisabeth pleurait à chaudes larmes.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle, pourquoi pleurez vous ?

— Je voulais retenir mes larmes, je n'ai pas pu. Je ne saurais vous dire ce qui se passe en moi, mademoiselle. Depuis deux jours je ne suis plus la même. J'ai souffert de vous voir souffrir, vous si belle, si noble, si bonne ! Je ne sais quelle chose délicieuse, exquise on respire près de vous ; c'est comme un parfum d'innocence et de pureté qui fait naître en moi des pensées que je n'avais jamais eues. Si vous saviez ce que j'ai été, ce que je suis encore, vos beaux yeux qui me regardent avec douceur se détourneraient avec dégoût... Mais non, vous êtes bonne, vous me plaindriez... Je suis encore bien jeune ; je ne dois pas avoir vingt ans. Eh bien, j'ai déjà assez de l'existence. Si vous saviez, si vous saviez...

— Est-ce une confidence que vous désirez me faire ?

— Non, non, répondit vivement Elisabeth, je ne peux rien vous dire. Vous faire connaître mon horrible passé : c'est impossible. Tout ce que je puis vous dire, mademoiselle, c'est que j'ai honte de